

Traduire, depuis l'abîme – Artaud, Carroll

« Sur fond de rock and roll s'égare mon Alice
Aux pays des malices de Lewis Carroll »
Serge Gainsbourg – *Variations sur Marilou*

Depuis l'abîme dans lequel il était enfermé, Artaud renouvelle la notion de traduction. Dès les premières lignes de ses variations sur un poème de Lewis Carroll, Artaud écrit : « Ceci n'est pas une traduction mais une adaptation-variation¹ ». Artaud développe ce qui est sans aucun doute l'un des textes les plus hallucinés sur la pratique de la traduction. Si « La tâche du traducteur » (*Die Aufgabe des Übersetzers*) de Walter Benjamin a fait date et peut à juste titre accompagner tout traducteur dans sa pratique quotidienne, le texte d'Artaud devrait pouvoir ouvrir les « portes de la perception » de tout traducteur, et peut-être même de tout lecteur qui, à chaque fois qu'il se penche sur une page, sans toujours y prêter attention, pratique une sorte de traduction : il passe de l'écrit de l'autre à lui-même. Comme souvent lorsqu'Artaud écrit sur un auteur, on est tenté de se demander s'il ne parle pas plus de lui-même que de l'auteur sur lequel il écrit. Cela ne manque pas en ce qui concerne les lignes d'Artaud consacrées à Lewis Carroll.

Antonin Artaud s'est perdu dans les pages de Lewis Carroll.

Et c'est en se perdant qu'il en est revenu avec ses « adaptations-variations ». La traduction comme dissolution de l'être du traducteur ? Pratique radicale et dangereuse, certes, mais excitante. Surtout en un temps où plus rien n'est à perdre. Alors

¹ Antonin Artaud, « Variations à propos d'un thème, d'après Lewis Carroll », in *Œuvres*, édition établie, présentée et annotée par Évelyne Grossman, Paris, « Quarto », Gallimard, 2004, p. 913.

qu'il n'en finit pas de se projeter en Lewis Carroll, Artaud y reconnaît un frère, un « insensé en être² » : serait-ce là le secret de la traduction ? Un manque à être reconnu dans le texte de celui que l'on tente de traduire et qu'il s'agira d'adapter et de varier dans sa propre langue ? La traduction ne serait pas alors du côté de l'ajout, de l'addition, du plus, de l'excès (un texte *en plus* du texte original), mais bien du côté du manque à être : pour adapter et varier un texte (plus encore que pour le traduire), il faut alors reconnaître chez l'autre un manque, une absence, une impossibilité à être, et enrouler les mots autour de cette absence. Pour Artaud, « l'auteur » et son « traducteur » se rejoignent sur un point, la perversité : « C'est l'effort de tous les insensés en être, de se raccrocher à une réalité elle-même fuyante et condamnée, et à laquelle ils ne se raccrochent qu'en fonction de leur propre perversité³. » Cela a peut-être échappé, jusqu'à aujourd'hui, à beaucoup de théoriciens de la traduction (ou peut-être n'ont-ils pas encore eu le courage de le formuler distinctement) : traduire est une forme de perversion. C'est justement ce qui rend la traduction si voluptueuse. Celui qui se fait scripteur écrit en raison d'un manque à être, d'une béance – voire d'une fêlure. Il n'en va pas autrement du traducteur : il est celui qui écrit (*d'*)après les textes d'un autre et demande la même *reconnaissance* que l'auteur. Perversion sublime. La traduction est une forme de perversion dans le sens où elle demande au traducteur *deux choses à la fois* (merveilles du *double-bind*) : la plus grande fidélité *et* la marge de liberté nécessaire pour pouvoir rendre accessible le texte de l'autre. *Il faut* – à la fois – être fidèle au texte de l'autre *et* le trahir. Aucun traducteur, dès lors, ne peut être sain d'esprit : la traduction est une pratique schizo-phrène, folle, double, versatile. Tout traducteur a deux têtes, mais surtout, *il entend des voix* : celle de l'auteur (dans la langue de l'auteur) et la sienne propre (celle dans laquelle il *doit* traduire un auteur).

Tant qu'il y aura des schizo-phrènes, la traduction aura l'avenir devant elle.

La traduction relève d'une forme de projection : ce que l'autre n'a pu être, je le serai encore moins. Équation (magique) de la traduction : Artaud rêve l'impuissant

2 *Ibid.*

3 *Ibid.*

Lewis Carroll en « émeutier-né⁴ ». Artaud aurait rêvé être un émeutier (par ses textes, il l'est) ; toutefois, il est enfermé à Rodez. Un texte halluciné – aussi halluciné que lui – lui passe sous les yeux : l'auteur, un certain Lewis Carroll – dont Artaud a sans doute entendu parler du temps des surréalistes – lui apparaît *littéralement* sous les yeux. C'est le coup de foudre. Non, c'est le foudroiement : tout ce qu'Artaud n'a pu être (alors même qu'il était en passe de le devenir), celui qu'il est en train de traduire – en l'occurrence Lewis Carroll – le sera. La traduction est une pratique anti-narcissique : Artaud projette ainsi en Lewis Carroll une « émeute contre le moi⁵ ». Le moi du traducteur doit se dissoudre dans le texte de l'autre et dans le flux de sa langue. Ou la traduction ne peut advenir. La traduction comme ad-venance de l'être du texte, de la lettre du texte, et comme dissolution de l'être du traducteur, comme seule ad-venance de la lettre du traducteur ? Peut-être. Pour Antonin Artaud, Lewis Carroll est un variateur – c'est-à-dire un poète : « Il a passé sa vie à exécuter des variations sur ce thème⁶ », le thème en question est bien celui de l' « émeute contre le moi⁷ ». Écrire, cela peut-être écrire contre quelqu'un ou contre quelque chose, contre des idées, mais tout commence par retourner l'écriture contre soi. Non : *retourner l'écriture contre son Moi*. Aucune conception de la traduction ou de l'écriture n'est aussi peu surmoïque que celle proposée par Antonin Artaud dans ses pages sur Lewis Carroll. Il livre en outre une clé de lecture : « Lire l'œuvre d'un poète c'est avant tout lire *au travers*. Car toute œuvre écrite est une glace où l'écrit fond devant le non-écrit⁸. »

Artaud finit par s'adresser directement à Lewis Carroll : « Les choses, Lewis Carroll, ne sont pas en effet tout ce qu'elles sont⁹. » Oui, Antonin Artaud, la traduction relève plus de l'adaptation et de la variation que de quoi que ce soit d'autre. Toutefois, il me faut prendre mes distances du délire d'Antonin en un point : en

4 *Ibid.*, p. 914.

5 *Ibid.*

6 *Ibid.*

7 *Ibid.*

8 *Ibid.*

9 *Ibid.*

traduisant, en lisant, en écrivant, nous ne serons, non, vraiment pas « *purs*, c'est-à-dire Vierges, au fond du miroir éternel¹⁰ ». Au contraire. La traduction est *impureté*, trahison, scorie, atavisme, parfois négligence, excédence, tout – sauf « pureté ». Le traducteur est un pervers. Oui, Antonin Artaud. Mais en aucun cas il ne cherchera à être *pur*. Cela, c'est un problème qui vous concerne, Monsieur le Mômo, pas nous, les traducteurs qui venons après vous, aussi schizo ou pervers que nous soyons. En écrivant, nous ne sommes que des variateurs-adaptateurs et il n'est d'autre vérité que l'intertextualité ? Oui, je le crains.

L'adaptation-variation d'Artaud est avant tout un délire verbal, un délire sur les mots. Seuls les mots eux-mêmes – en tant qu'ils peuvent être formés et *déformés* – comptent pour Artaud en son exil de Rodez.

Depuis l'abîme au sein duquel il est enclos, Artaud affirme que Lewis Carroll l'avait plagié, renversant ainsi sa vie, celle de l'auteur anglais ainsi que toutes les courbes temporelles auxquelles nous sommes habitués.

Et si, justement, on renversait la situation : et si Artaud avait *réellement* été plagié par un logicien anglais ? Alors le texte d'Artaud qui peut nous sembler si déroutant – pour ne pas dire hermétique en certains points, clôt sur lui-même, ou au contraire trop ouvert, en tous les cas, l'intérieur et l'extérieur n'ont plus dans le cas d'Artaud le même sens que pour le reste du monde – serait *l'original*. Oui, je crois qu'il faut croire Antonin Artaud : Lewis Carroll était fourbe au point de lui avoir volé son texte et de l'avoir transcrit dans un anglais bien trop accessible qui trahissait les visées poétiques élaborées par Artaud. Ce n'est pas Artaud qui défigure les textes de Lewis Carroll, je crains que ce ne soit bien l'inverse : Lewis Carroll malmène les tentatives d'Antonin Artaud. Le traducteur n'est alors plus celui que l'on croyait. Beaucoup des trouvailles d'Artaud sont perdues dans la traduction qu'en a proposé Lewis Carroll – quelques années avant qu'Artaud n'écrive son texte, cela va de soi.

Revenons tout de même à la chronologie qui nous est plus familière : Lewis Carroll écrit ses textes à la fin du XIX^e siècle ; alors qu'il est enfermé à Rodez,

10 *Ibid.*

Antonin Artaud tente une « adaptation-variation » de deux textes de l'écrivain anglais, « The Dear Gazelle »¹¹ et le Chapitre VI de *Through the Looking Glass* qui devient avec Antonin « L'Arve et l'Aume. Tentative anti-grammaticale contre Lewis Carroll¹² ». Deux vertiges se rencontrent : celui du logicien et celui du schizo. Ne se rejoignent-ils pas d'ailleurs, comme le montre Artaud ? Difficile de dire s'il s'en rend pleinement compte. J'aimerais le penser. Deux vertiges, dis-je, se rencontrent : celui du logicien qui écrit la suite des aventures malicieuses d'Alice aux pays des merveilles (mathématiques ?) et celui du corps-sans-organes, d'Artaud le Mômo. Tous deux se rejoignent dans leurs délires si différemment « structurés » (ou construits ou élaborés) au moins en un point : ils font fuir la langue, ils la font délirer, vaciller, *vertiginer*.

Les « adaptations-variations » élaborées par Artaud font même voler en éclat toute notion de « belles infidèles ». Pas de demi-mesure : Artaud ne traduit pas Carroll. Il l'adapte, il le varie (il dérive ?). Artaud s'engouffre dans l'écart (ou la distance) qui sépare ses textes de ceux de Carroll. C'est toute la liberté – toute la folie furieuse – que s'est « autorisé » Artaud qui rend ces deux fragments sauvés de l'abîme si précieux – aucunement des notions comme la justesse, la précision, encore moins la fidélité. Et ils sont sauvés de justesse.

LÁSZLÓ

11 On peut lire « l'adaptation-variation » que donne Artaud à partir du poème de Carroll in *Œuvres*, op.cit., pp. 913-915.

12 De même, on peut lire la « L'Arve et l'Aume. Tentative anti-grammaticale contre Lewis Carroll » in *Œuvres*, op.cit., pp. 917-927.